

Numéro 58

unineWS

BIODIVERSITÉ

Sur le mont Hombori

ÉROSION

Moteur de migrations

HISTOIRE

Le Royaume de Kerma

unine

UNIVERSITÉ DE
NEUCHÂTEL



Sahel
carrefour des mondes

Des peuples entre opportunités et défis



Du 20 mars au 21 juin, la 4^e édition du Printemps culturel neuchâtelois nous emmène à la découverte des peuples du Sahel. Bien que touchée par la sécheresse et les conflits, la région reste d'une richesse exceptionnelle. Ses populations font preuve de résilience et de créativité. Active dans la zone sahélienne au travers de différents projets scientifiques, l'Université de Neuchâtel participe à la manifestation par le biais entre autres de conférences, d'un Café scientifique ainsi que d'une exposition au Musée d'ethnographie de Neuchâtel (MEN).

Parler du Sahel revient aujourd'hui à évoquer la misère, les conflits et les migrations forcées dont les médias se font l'écho. Mais le Sahel reste riche et complexe, rappelle Bernard Knodel, conservateur adjoint du Musée d'ethnographie de Neuchâtel (MEN) qui consacre une exposition à cette région que beaucoup peinent à situer. Et pour cause : cette vaste bande allant de l'Atlantique à la mer Rouge désigne avant tout un espace de transition géo-climatique entre le désert du Sahara et les savanes arborées du Sud. Pourtant, dans les faits, il y a bien des pays : le Sénégal, la Mauritanie, le Burkina Faso, la Gambie, la Guinée-Bissau, le Mali, le Cameroun, le Niger, le Tchad et le Soudan ; auxquels on ajoute parfois le Nigéria (frange nord) et l'Érythrée. Soit 135 millions d'âmes qui pourraient bien tripler d'ici 2050.

Dans ces territoires également en butte aux changements climatiques, la question de la migration est inéluctable. Vous découvrirez dans cet UniNews,

avec l'exemple du Sénégal, comment la migration, quand elle est choisie de manière collective, devient un levier de développement pour les populations locales.

Des populations qui se démènent pour s'approvisionner en eau, avec l'aide d'ingénieur-e-s africain-e-s qui se sont formé-e-s au Centre d'hydrogéologie et de géothermie (CHYN). Ou pour diversifier leurs ressources en développant, comme c'est le cas au Burkina Faso, une filière de production de miel tout en protégeant les arbres mellifères.

Parallèlement à cet effort collectif pour survivre, les populations sahéliennes se réapproprient leur terre et leur histoire. Au Mali, grâce à un projet de recherche neuchâtelois, le mont Hombori a été désigné haut lieu de la biodiversité au Sahel ouvrant des perspectives nouvelles de développement. Au Soudan, les découvertes de la Mission archéologique sur le site de Kerma, menée depuis près de cinquante ans par la Suisse, sont devenues un symbole pour un continent en mal de repères. Les fouilles ont permis de montrer comment avait émergé le Royaume de Kerma qui est, selon l'archéologue Matthieu Honegger à la tête de la mission, « non seulement un carrefour entre deux mondes - l'Afrique noire et les traditions méditerranéennes - mais aussi un des sites phares de l'Afrique montrant que, même si elle était dépourvue d'écriture, la civilisation nubienne affichait un dynamisme et une originalité remarquables tant sur le plan culturel qu'économique ».



En savoir plus :
www.printempsculturel.ch





*Bernard Knodel et Olivier Schinz,
conservateurs adjoints au MEN*

Faut-il restituer les biens africains ?

« Je veux que d'ici cinq ans les conditions soient réunies pour des restitutions temporaires ou définitives du patrimoine africain en Afrique. » Ainsi se positionnait le Président Emmanuel Macron en 2017, dans un discours prononcé à Ouagadougou (Burkina Faso), sur l'épineux problème de la restitution de biens parfois acquis dans des contextes douteux, voire amoraux et conservés dans les musées français.

Un an plus tard, c'est un rapport complet qui fait grand bruit à ce sujet, co-rédigé par Felwine Sarr, professeur d'économie à l'Université Gaston Berger (Sénégal) et Bénédicte Savoy, professeure française d'histoire de l'art à l'Université technique de Berlin. « Ce rapport a fait l'effet d'une bombe, se souvient Olivier Schinz, conservateur adjoint au MEN. Il soulignait haut et fort qu'il faut donner aux Africains sur place la possibilité de voir ces objets qui provenaient de leurs territoires. »

Le duo d'universitaires n'hésite pas à qualifier de « crime contre les peuples » la détention de ces biens par les ethnographes d'Europe, continent sur lequel se trouve 90% du patrimoine africain. Mais de quelle manière ce débat résonne-t-il au Sahel ? C'est la question de la table ronde qu'animera Olivier Schinz le 10 juin dans le cadre du Printemps culturel. On y entendra ainsi les avis de Rasmata Sawadogo, directrice du Musée national du Burkina Faso, de Daouda Keita, directeur du Musée national du Mali et de Mamadou Hadiya Kane, directeur du Musée national de Mauritanie.

Des territoires en connexion

S'étendant d'est en ouest sur tout le continent africain, du Sahara au Soudan, le Sahel est constitué de territoires en connexion. Qu'ils soient économiques, culturels, ou sociaux, les échanges ont marqué son histoire et son développement. Donner à voir ces éléments est l'objectif d'une exposition du Musée d'ethnographie de Neuchâtel (MEN) conçue avec des étudiantes et étudiants en master de l'Institut d'ethnologie.

« Notre ambition est motivée par le souhait d'éveiller la curiosité du visiteur, de l'intriguer sur la complexité des régions sahéliennes », note d'emblée Bernard Knodel, responsable de ce travail pratique de muséographie et conservateur adjoint au MEN. Au centre des réflexions, il y avait la question suivante: « Comment puis-je m'intéresser au Sahel en allant au-delà de la misère, des conflits et des migrations forcées dont les médias se font déjà l'écho? »

La thématique du Printemps culturel tombait bien pour le MEN, car l'institution dispose depuis 2017 d'un concept d'expositions intitulé « L'impermanence des choses ». Son but ? Présenter un tournus des collections ethnographiques de la Ville de Neuchâtel. Parmi celles-ci figurent de nombreux objets de la région sahélo-saharienne que l'on doit en grande partie aux expéditions organisées par Jean Gabus, conservateur du MEN entre 1945 et 1978 et directeur de l'Institut d'ethnologie de l'Université de Neuchâtel jusqu'en 1974.

Un terreau fertile

La demi-douzaine d'étudiantes et d'étudiants s'est retrouvée à concevoir une salle d'exposition où l'on puisse sentir la dynamique sociale du Sahel. « En arabe, le mot Sahel désigne un « rivage » considéré comme une zone de transition entre deux écosystèmes (zone saharienne désertique au nord / zone soudanaise de savane au sud), indique Bernard Knodel. Cette notion de rivage ou de connexion a guidé nos réflexions sur la fertilité d'une telle zone. »

« J'ai appris que la région sahélienne se distinguait nettement du Sahara, tandis que j'avais jusqu'alors tendance à faire l'amalgame entre les deux, commente Cerise Dumont, une étudiante engagée dans ce travail pratique. Ce faisant, j'ai été amenée à déconstruire de nombreux clichés associés à la misère et aux migrations forcées que j'associais à cette région, et à davantage en appréhender la complexité et la richesse. »

Encore fallait-il incarner le concept d'un point de vue ethnographique et parlant pour le grand public. Le choix s'est donc porté sur des objets du quotidien venant du Sahel (sacs, récipients, cordes, sandales...). Le regard porté sur ces objets n'est plus le même qu'au moment de leur acquisition.

A l'époque, leur exposition au musée devait servir un propos didactique sur les populations sahélo-sahariennes destiné au public local. On les intégrait

dans un décor censé représenter une scène d'un quotidien plus ou moins bien reconstitué. « Aujourd'hui, nous considérons ce propos comme une pseudo vérité, voire une supercherie. Nous abordons ces objets avec un regard différent. Au lieu de tenter de représenter un réel qui nous échappe de toute manière, nous travaillons dans l'intention de déclencher des émotions, d'éveiller l'envie d'en connaître plus, d'évoquer la complexité du réel. »

Ces objets sont à la fois proches de nous, puisque la façon de les utiliser nous est familière, et distants de par l'éloignement de leurs origines dans l'espace et dans le temps. On peut alors exploiter tout leur potentiel à intriguer et à évoquer des questions contemporaines que les ethnologues se posent sur ces régions du monde, pour mieux les transmettre au public.

En savoir plus :

Musée d'ethnographie de Neuchâtel (MEN) : www.men.ch

Table ronde: « Quelle place pour les musées nationaux des pays sahéliens dans la culture de demain ? », 10 juin, 20h15. Renseignements auprès du MEN sur la situation sanitaire.

La migration, vecteur d'adaptation face au climat

Les pays du Sahel sont durement touchés par les changements climatiques, poussant certaines populations à migrer. C'est le cas du Sénégal qui, parallèlement à la réduction des précipitations, doit faire face à un important phénomène d'érosion côtière. Doctorant à l'Institut de géographie, Loïc Brüning y mène depuis quelques années des recherches avec des partenaires locaux pour démontrer comment la migration fait partie des stratégies d'adaptation.

Depuis quatre ans, Loïc Brüning quitte régulièrement son Jura natal pour se rendre au nord du Sénégal. « J'ai toujours eu un fort intérêt pour l'Afrique de l'Ouest, confie celui qui a effectué plusieurs voyages dans la région. L'érosion côtière y est importante, comme sur tout le littoral ouest-africain, et peut être mise en lien avec le déplacement de certaines populations. Or, c'est un phénomène qui a encore été peu étudié. Avec mon doctorat, j'avais envie d'approfondir mes recherches dans ce domaine. » Depuis 2017, il arpente ainsi les rues de Gandiol, une commune située dans la région de Saint-Louis, qu'il a choisi car « constituant un véritable laboratoire pour étudier les impacts de la migration dans un contexte de dégradation du littoral ».

« Pour lutter contre les inondations, les autorités de Saint-Louis ont creusé dans les années 2000 un canal d'écoulement vers l'océan Atlantique dans la Langue de Barbarie, explique le géographe. La brèche s'est agrandie, provoquant une accélération de l'érosion côtière du côté de Gandiol. » L'avan-

cée de la mer a non seulement eu un impact sur l'habitat, en détruisant deux villages, mais aussi sur les activités économiques avec la salinisation des sols. « Si la population de Gandiol vit en grande partie de la pêche, elle vit aussi de la terre, poursuit-il. Avant, on pouvait cultiver des fruits et des légumes. La salinisation des terres a réduit drastiquement les possibilités de maraîchage. Côté élevage, le cheptel a diminué à cause du manque d'eau douce. » Conséquences ? La migration a augmenté. « Un tiers des hommes se situant dans la tranche d'âge active sont partis travailler ailleurs pour subvenir aux besoins de leurs familles, provoquant un déséquilibre des genres. »

Pour comprendre l'impact de la migration sur les stratégies d'adaptation de la population locale, Loïc Brüning a sélectionné 13 villages de la commune de Gandiol (elle en regroupe une trentaine, ndlr), représentant ses principaux groupes ethniques (wolof, peul et mauresque) et ses différentes activités économiques. La soixantaine d'entretiens réalisés l'été 2017 a montré que l'argent envoyé par les migrants servait de levier de développement.

Hormis une diversification des ressources qui a permis de répondre aux besoins élémentaires - nourriture, santé, éducation -, l'argent envoyé a été investi dans des moyens de production agricole pour diversifier les cultures. « Les maraîchers, par exemple, ont utilisé l'argent pour forer des puits plus profonds afin d'accéder à l'eau douce manquante. » Le départ des hommes a aussi poussé les femmes à intégrer la sphère économique publique, très marquée jusqu'alors par le patriarcat

sénégalais. « Certaines ont commencé à pêcher des coquillages et des huîtres, apparus suite au mélange d'eau douce et de mer, pour les exporter dans le pays. Elles se sont regroupées en un Groupe d'intérêt économique (GIE), qui peut servir quelquefois d'agence de microcrédits. »

Pendant que les conditions de vie de certaines familles se sont améliorées, celles de certains migrants se sont détériorées. Loïc Brüning a pu le constater lors des entretiens qu'il a menés auprès d'eux, l'été 2018, dans différents centres urbains sénégalais. Pourtant, aucun d'eux ne remet en question la migration. « C'est une décision multilatérale, prise au sein de la cellule familiale. Souvent, c'est l'aîné qui a été désigné pour aller travailler ailleurs : migrer est un devoir pour subvenir aux besoins de la famille. » Un devoir ancré culturellement. « Les pêcheurs ont longtemps migré, de manière circulaire, pour suivre les bancs de poissons. Ce qui a changé, c'est qu'aujourd'hui la migration se fait plus loin et sur une plus longue durée. Et principalement à l'intérieur du pays. Migrer à l'international demande des ressources que beaucoup n'ont pas. »

Début janvier, Loïc Brüning aurait dû présenter ses résultats aux autorités et à la population locale. Si la situation sanitaire le permet, il le fera cet été : « C'est important : j'ai pu mener cette recherche grâce à leur collaboration. Les Gandiolais-e-s sont content-e-s qu'on s'intéresse à ce qui arrive à leur région. »

En savoir plus :

Loïc Brüning et Etienne Pigué, *Changements environnementaux et migration en Afrique de l'Ouest. Une revue des études de cas*, Belgeo, Revue belge de géographie, 2018 : <https://bit.ly/3dtqbN6>
Samuel Lietaer, Loïc Brüning, Coumba Ndoeffe Faye, *Ne pas revenir pour mieux soutenir ? Perceptions de la migration comme stratégie d'adaptation face aux changements environnementaux dans trois régions du Sénégal*, Émulations - Revue de sciences sociales, 2020, n° 34 : <https://bit.ly/3pKI6Cr>

Bonus vidéo

A quoi ressemble l'érosion côtière
au Sénégal ?
Aperçu en images ici !



*Chaque année, Loïc Brüning quitte son Jura natal
pour se rendre au Sénégal, où l'érosion côtière pousse
les populations à migrer.*



Jecinta Mwangeli (à g.)
et Ellen Milnes dans le camp
de réfugié-e-s de Dadaab (Kenya)
en 2010.

Un cours réinventé

Unique en son genre en Europe, le cours *Water and sanitation engineering from emergency towards development* (WATSAN) du CHYN a lieu tous les ans depuis 1995, en partenariat avec le CICR. Il s'adresse à des spécialistes suisses et étrangers travaillant dans les domaines de l'eau et de la santé dans un contexte humanitaire. Provenant pour la plupart de régions touchées par une crise humanitaire majeure, voire par la guerre, les participantes et participants se retrouvent, dans les exercices pratiques proposés, face à un scénario catastrophe que d'aucuns connaissent déjà dans leur pays d'origine.

« Avec la Covid-19, nous avons dû annuler le cours de 2020, et reporter celui de juin 2021, regrette Ellen Milnes, professeure d'hydrogéologie à l'UniNE et coordinatrice de WATSAN. Nous avons cependant profité de la crise sanitaire pour revoir notre système d'enseignement. » Lors de la prochaine session planifiée pour l'automne 2021, les premiers jours de cours théoriques qui avaient lieu dans les bâtiments d'UniMail seront remplacés par des enseignements en ligne. Cela permettra aux participantes et participants d'arriver à l'exercice avec des bases déjà bien acquises. La partie pratique, en revanche, continuera à se dérouler au bord du lac de Neuchâtel, au lieu-dit Le Robinson à Colombier.

L'ingénieure qui veille sur les puits d'eau

En 2011, l'ingénieure kényane Jecinta Mwangeli avait suivi le cours WATSAN, une semaine de formation pour les humanitaires sur l'approvisionnement en eau, dispensée par le Centre d'hydrogéologie et de géothermie de l'Université de Neuchâtel (CHYN). Aujourd'hui, elle œuvre au service des personnes déplacées au Cameroun, au sein de l'organisation humanitaire *Norwegian Refugee Council* (NRC).

Jecinta Mwangeli est basée dans la ville de Buea (sud du Cameroun). Son quotidien l'amène à voyager jusqu'aux provinces du nord, afin d'y assurer l'approvisionnement en eau et le suivi sanitaire de personnes défavorisées. Et cela, tout en gérant les épidémies régulières comme le choléra, sans parler de la Covid-19, qui vient encore compliquer la situation.

La mission est d'envergure. Le NRC Cameroun doit garantir un minimum vital d'accès à l'eau, tant pour la consommation que pour l'hygiène, à soixante mille âmes vivant dans le dénuement le plus total. Dans ce pays qui compte 1,9 million de personnes déplacées, un nombre qui comprend les populations fuyant le groupe terroriste Boko Haram, il existe de nombreux camps de réfugiés à proprement parler. Mais on y recense également des installations précaires réparties dans tout le territoire : c'est le terrain d'intervention de Jecinta Mwangeli.

« La fourniture de kits d'hygiène, en particulier pour les femmes et les jeunes filles en manque de pro-

tections hygiéniques, figure, avec l'accès à l'eau, parmi les mesures les plus urgentes à prendre », énonce la cheffe de projet. Il faut en outre assurer l'accès en toute sécurité aux sources d'or bleu, c'est pourquoi les personnes chargées de la maintenance ont souvent recours à des escortes militaires.

Deux cents puits

A elle également revient la responsabilité de la mise en service des puits, depuis la détermination des emplacements potentiels jusqu'à leur forage, tout en donnant une seconde vie, si cela est possible, à des puits abandonnés. « Comme nous ne travaillons pas dans des camps définis, nous avons entrepris un recensement des puits existants dans notre zone de projet, explique Jecinta Mwangeli. Jusqu'à présent, nous disposons d'une base de données de 200 puits que nous réhabilitons en fonction des besoins. »

L'eau, qui n'est pas directement potable, provient majoritairement de puits peu profonds et d'autres sources. Une part importante du travail de Jecinta Mwangeli est de sensibiliser la communauté à rendre l'eau potable avant de la consommer. L'UNICEF y contribue en distribuant aux ménages des comprimés pour purifier le précieux liquide. « De notre côté, nous traitons aussi les points d'eau au chlore, dont nous contrôlons la teneur en chlore résiduel à l'aide de testeurs de piscine. Nous sensibilisons également la communauté aux méthodes tradi-

tionnelles simples de traitement de l'eau, comme l'ébullition, afin de minimiser la contamination lors de la manipulation de l'eau. » Les formations et les démonstrations de nettoyage des jerricans font également partie des campagnes de sensibilisation que mènent les équipes du NRC. Enfin, l'échange de bons procédés reste une tâche chère à Jecinta Mwangeli. « En tant que membre du cluster WASH du Cameroun, j'ai même pu préparer des plans d'intervention nationaux pour la Covid-19 », illustre-t-elle.

En savoir plus :

Le cours WATSAN de l'UniNE : <https://bit.ly/3rlhp81>

The Norwegian Refugee Council (NRC) in Cameroon: <https://bit.ly/3rcIB9K>

L'apiculture burkinabè vue par des ethnobiologistes

Depuis une vingtaine d'années, le Centre écologique Albert Schweizer (CEAS) soutient la filière de production de miel au Burkina Faso. Grâce à un accompagnement scientifique en ethnobiologie, cette ONG neuchâteloise a réorienté sa politique d'intervention auprès des productrices et producteurs locaux, sous l'impulsion de Marion Fresia, professeure d'ethnologie, et d'Alexandre Aebi, professeur d'agroécologie.

C'est en 2015 qu'a débuté l'accompagnement du projet par l'Institut d'ethnologie de l'Université de Neuchâtel, en soutien aux activités apicoles du CEAS au Burkina Faso. Cet accompagnement s'est traduit par la réalisation de deux mémoires de Master en biologie et en ethnologie, dans le but de questionner l'ensemble de la démarche et sa finalité.

Depuis les années 1970, l'apiculture est intégrée aux actions d'aide au développement des agences occidentales, avec l'idée d'améliorer les revenus des populations paysannes tout en préservant les arbres mellifères. Pour cela, on leur fournissait des ruches et des équipements dits « modernes », censés augmenter la quantité et la qualité du miel. La stratégie avait pour principal défaut de ne voir en l'abeille qu'une « solution miracle » aux problèmes de développement. Il manquait une évaluation des conséquences concrètes, sur le terrain, de la « modernisation » des pratiques apicoles locales.

En savoir plus :

Recherche pour demain : Les abeilles pour lutter contre la pauvreté ?
<https://bit.ly/2Pra1ty>

Denrée de luxe

« L'un de nos constats, indique Marion Fresia, c'est qu'en faisant du miel une « marchandise », le mode de consommation s'est également transformé. » Ce que relève Alexandre Aebi dans son mémoire de master. « Autrefois bon marché et consommé principalement en milieu rural comme coupe-faim lors des périodes difficiles, le miel a depuis lors été valorisé par les agences d'aide au développement pour devenir peu à peu une denrée de luxe dont la production est aujourd'hui majoritairement acheminée et vendue en zone urbaine. »

Autre constat de l'enquête ethnologique : la majorité des apicultrices et apiculteurs du Burkina Faso produisait jusque-là du miel à partir de ruches bon marché, fabriquées en terre cuite et en paille. Qualifiées de « traditionnelles », ces ruches ont été injustement disqualifiées par les mielleries face aux ruches dites « modernes », au motif que le miel qui en est issu serait de moins bonne qualité. « Ainsi, la filière apicole soutenue par les ONG a indirectement favorisé les paysannes et paysans les plus riches, ayant les moyens d'acquérir des ruches dites « modernes », nettement plus chères. Les plus pauvres se sont endetté-e-s ou sont resté-e-s exclu-e-s de la filière, souligne Marion Fresia. De plus, nous pensons que le passage à une domestication accrue par le biais de la sélection pourrait favoriser la vulnérabilité des abeilles aux parasites et aux maladies. » Sur la base de cette étude, le CEAS a réorienté ses activités pour favoriser une filière apicole plus inclusive et « à bas coûts ».



L'anthropologue Marion Fresia dans l'atelier du biologiste apiculteur Alexandre Aebi



Des ruches adaptées à la région

Concrètement, cela se traduit par des ruches confectionnées sur place, en tenant compte des compétences des apicultrices et apiculteurs, de leurs revenus et de leur accès à des matériaux bon marché. Des plateformes locales et nationale d'échange complètent la nouvelle stratégie adoptée par le CEAS et ses partenaires. Les apicultrices et apiculteurs peuvent ainsi confronter leurs approches et développer *leur* ruche. « Ce partenariat est un bel exemple de collaboration basé sur un rapport de proximité avec une ONG locale, un montage souple, à l'impact significatif », se réjouit Marion Fresia.

« Notre projet *Bee Better* est en outre bien adapté à l'abeille africaine et aux pratiques apicoles burkinabè », ajoute Alexandre Aebi qui est également apiculteur. Il faut savoir que l'abeille africaine *Apis mellifera adansonii* est connue pour être particulièrement agressive. « En fait, on devrait dire « défensive », comme le qualificatif utilisé par les apicultrices et apiculteurs rencontrés sur place, nuance le biologiste. Leur abeille est certes moins facile à conduire au rucher, mais elle est capable de se défendre contre les pathogènes comme le varroa. Par exemple, nous avons mis en évidence que toutes les ruches que nous avons analysées étaient infestées de varroas. Par contre, aucune ne présentait de signe de varroase, la maladie virale transmise par l'acarien. » On a donc affaire à une abeille bien adaptée à son milieu et naturellement résistante à un pathogène connu pour infliger des pertes sévères dans les ruches du reste du monde.

Le tempérament de ces abeilles oblige les apicultrices et apiculteurs à travailler de nuit, même si elles restent tout aussi agressives que de jour. Car la nuit, on profite de l'absence de leur boussole naturelle que constitue le soleil, ce qui fait que les abeilles se contentent d'attaquer les apicultrices et apiculteurs sans oser s'aventurer plus loin. Ainsi, les habitantes et habitants vivant à proximité du rucher sont préservé-e-s, de même que leur bétail, de piqûres pouvant s'avérer très dangereuses. Nous sommes bien loin des images d'une apiculture suisse « tranquille » où les abeilles se visitent sans heurts.

Bonus vidéo

La nuit, un moment propice pour rendre visite aux abeilles africaines





*L'archéologue Matthieu Honegger, ici, au Laténium, avec un des crânes de vache trouvé dans une des tombes de la nécropole de Kerma :
« Entre la construction des routes, l'extension des cultures et la ruée vers l'or que connaît le Soudan, les sites archéologiques sont en danger. On pratique ainsi une archéologie préventive en préservant davantage ce qui peut l'être et en fouillant les sites en danger pendant que les choses sont encore en bonne condition. »*

Bonus vidéo

Retour sur l'exposition « Aux origines des pharaons noirs :
10 000 ans d'archéologie en Nubie »,
qui a eu lieu en 2014 au Laténium



Le Royaume de Kerma, témoin précieux du passé africain

Depuis près de cinquante ans, la Suisse mène une mission archéologique dans le désert nubien, à Kerma, au nord du Soudan, avec la découverte extraordinaire d'une civilisation qui a prospéré puis décliné entre 2500 et 1500 avant Jésus-Christ. A sa tête depuis 2002, l'archéologue Matthieu Honegger nous explique en quoi cette région constitue un symbole pour un continent en mal de repères quant à ses origines. Et pourquoi elle n'a pas fini de livrer ses secrets.

Quand il s'agit de parler de la capitale antique du Royaume de Kerma, Matthieu Honegger est intarissable: « Après un siècle de fouille, nous trouvons encore des nouveautés qui permettent de répondre à des questions fondamentales : comment la civilisation a-t-elle émergé dans cette région ? Quels étaient les liens entre la Nubie et l'Égypte? C'est non seulement un carrefour entre deux mondes - l'Afrique noire et les traditions méditerranéennes - mais aussi l'un des sites phares de l'Afrique qui montre que, même si elle était dépourvue d'écriture, la civilisation nubienne affichait un dynamisme et une originalité remarquables tant sur le plan culturel qu'économique. »

L'homme sait de quoi il parle : cela fait près de trente ans qu'il est sur le projet. Depuis 1994 exactement. Alors jeune étudiant, il rejoint l'archéologue genevois Charles Bonnet, à la tête de la Mission archéologique suisse au Soudan depuis 1977, pour reprendre le flambeau en 2002. Si Charles Bonnet a surtout travaillé sur la capitale de Kerma et mené une série de sondages dans sa nécropole, Matthieu Honegger

va, en tant que préhistorien, s'intéresser aux origines du royaume en fouillant des sites plus anciens et en se concentrant, dès 2008, sur sa nécropole, située à 4 kilomètres à l'est. En dix ans, plus de 400 tombes vont être fouillées, avec l'aide d'une quinzaine de chercheuses et chercheurs et d'étudiant-e-s neuchâtelois-e-s. « Nous nous sommes concentré-e-s sur les cinq premiers siècles pour comprendre de quelle manière va émerger une formation étatique. » Céramiques, outils, armes, vêtements, matières organiques, morts d'accompagnement, crânes de vaches... Très riche, le contenu des tombes va leur permettre de suivre l'évolution de Kerma au fil des siècles. La découverte, en 2018, de la plus ancienne tombe royale de Nubie, datant de 2050 avant J.-C., confirme l'émergence d'une société fortement hiérarchisée dirigée par un monarque. « Kerma, c'était un royaume. Il y avait des monarques, une élite, une armée, un clergé, un artisanat spécialisé. C'était une civilisation urbaine avec des racines pastorales, organisée autour de l'élevage des vaches, principales richesses de cette société. »

Les travaux qui y sont menés vont une fois de plus contredire les conclusions des toutes premières fouilles soudanaises menées au début du 20^e siècle par l'Américain Georges Reisner : « La ville n'était pas une colonie égyptienne, comme il l'avait pensé. C'était bel et bien la capitale d'un royaume, le royaume de Koush (pays des archers, ndlr), principal rival de l'Empire égyptien, raconte Matthieu Honegger. Il s'est développé en dominant les autres tribus alentour, mais aussi en s'imposant comme seul interlocuteur face à l'Égypte dans le commerce de matériaux précieux provenant d'Afrique centrale,

tels que l'or, l'ivoire, l'ébène ou encore l'encens. A son apogée, Kerma contrôlait plus de 1000 kilomètres de la vallée du Nil. »

Pour mettre en valeur ces découvertes, le Soudan a construit en partenariat avec la Suisse un musée en 2008, le Musée d'archéologie de Kerma, qui attire chaque année plus de 35 000 personnes. Un véritable succès pour une région périphérique et une population peu scolarisée, qui manifeste ainsi sa soif de culture et son intérêt pour son passé qui a été, pour sa plus grande fierté, prestigieux. Plus près de chez nous, les activités de la Mission archéologique suisse au Soudan - mission soutenue par la Confédération suisse (SEFRI, FNS, DFAE) ainsi que par la Fondation Kerma et d'autres fonds privés - ont été présentées en 2014 dans le cadre de l'exposition « Aux origines des pharaons noirs: 10 000 ans d'archéologie en Nubie », au Laténium.

Aujourd'hui, le projet sur la nécropole est terminé. Mais les fouilles se poursuivent bel et bien. En collaboration avec des chercheurs portugais, de l'Université d'Algarve, Matthieu Honegger et son équipe sont en train de fouiller dans le désert des ateliers de taille datant de 100 000 à 50 000 ans avant J.-C. - période durant laquelle a émergé l'homme moderne. Autre projet, en gestation, celui mené conjointement avec l'Institut de médecine évolutive de l'Université de Zurich, qui devrait permettre, grâce à l'analyse ADN des squelettes trouvés dans les tombes, de constituer une grande fresque des pathogènes anciens. « Le potentiel du site de Kerma est quasi inépuisable », concède Matthieu Honegger.

En savoir plus :

Mission archéologique suisse au Soudan : www.kerma.ch

Le mont Hombori, « hotspot » de la biodiversité au Sahel

Dans les années 2000, une équipe scientifique suisse s'est rendue plusieurs fois au Mali pour étudier le sommet du mont Hombori. A la tête de la mission, menée en collaboration avec des chercheurs maliens, le biologiste Jonathan Kissling explique en quoi le projet, suspendu depuis 2010 pour des raisons sécuritaires, a permis de mieux comprendre l'évolution de la biodiversité au Sahel.

Contrastant avec la monotonie du paysage sahélien, le mont Hombori, au sud de Tombouctou, a des airs à la *Ayers Rock* – la montagne sacrée des aborigènes en Australie. Son sommet a d'ailleurs longtemps été inaccessible et, de ce fait, préservé du pastoralisme et de l'agriculture. « La première fois que je l'ai vu, c'était en 2000 lors d'un voyage dans la région, se souvient Jonathan Kissling. Baignant dans la lumière du jour, il était très beau. Ne pouvant y accéder à cause de ses parois abruptes, nous avons effectué, par curiosité, des travaux botaniques exploratoires sur la montagne voisine et constaté que la flore n'était pas la même qu'en plaine alors que les conditions climatiques étaient quasiment similaires. » Intrigué et fasciné par ce qu'il qualifie de l'une des « dernières zones inexplorées du Sahel », Jonathan Kissling va lancer dès son retour en Suisse un projet pour aller étudier le sommet de celle qui s'impose comme la plus haute montagne du Mali, avec ses 1155 mètres d'altitude: « Un des buts était d'étudier sa flore et sa faune, afin de mieux comprendre l'impact du climat et de l'homme sur le processus de désertification. »

La première mission scientifique a eu lieu en septembre 2003 avec une équipe pluridisciplinaire


constituée de botanistes et zoologues des universités de Lausanne, Genève et Neuchâtel, ainsi que du Département de médecine traditionnelle du Mali. La vingtaine de personnes a installé son campement au pied du mont Hombori pour plusieurs semaines. A tour de rôle, de petits groupes ont escaladé les 150 mètres de paroi de la montagne pour passer à la loupe les 1,5 km² du plateau. « C'était poignant de découvrir cet espace naturel sauvage, vierge de l'impact de l'homme », se rappelle Jonathan Kissling qui coordonne la mission scientifique. Ce qui va les frapper d'emblée, c'est l'absence d'épineux, contrairement à la plaine dominée par les acacias et les jujubiers. « Cela s'explique par l'isolement séculaire du Mont. En plaine, les troupeaux de bœufs, de chèvres et de moutons qui ont augmenté ces cinquante dernières années ont eu un impact considérable sur le couvert végétal, en mangeant les espèces sans épine. »

Près de 135 espèces végétales vont être identifiées, érigeant le mont Hombori en un haut lieu de la biodiversité au Sahel, très différent de la plaine. « Si l'on compare la flore du Sahel à celle de la Suisse, cela peut paraître dérisoire : le Sahel compte quelque 1200 espèces végétales contre 4500 espèces pour les Alpes européennes. Mais c'est important : on a pu voir à quoi ressemblerait la nature sans l'impact de l'homme sur l'environnement. » Côté faune, même constat : les reptiles, batraciens et chiroptères sont particulièrement diversifiés ; la richesse de l'avifaune, notamment en rapaces et espèces rupicoles, justifierait le classement de ce massif en zone importante pour la conservation des oiseaux.

En savoir plus :

Projet Hombori : www.hombori.org

Olivier Walther, Thierry Renaud et Jonathan Kissling *Heaven on Earth? The development of tourism in the Dogon Country and the Hombori Mountains (Mali)*, Article - revue de sciences humaines, n°4, 2008 : <https://bit.ly/2Npw7fa>



Le biologiste Jonathan Kissling a été l'un des premiers chercheurs à étudier le mont Hombori, un haut lieu de la biodiversité au Sahel, qui a permis de comprendre l'impact de l'homme sur l'environnement.



« Scientifiquement, la montagne a répondu à tous les espoirs placés en elle. »

Après la récolte d'échantillons de plantes et d'animaux, l'équipe s'est attelée à des enquêtes ethnobotaniques dans les trois villages environnants. « Nous avons organisé des entretiens afin de déterminer si les plantes du mont Hombori se trouvaient autrefois en plaine. Nous voulions également recenser les usages qu'en faisaient les populations locales, que ce soit pour l'alimentation, l'artisanat ou la pharmacopée. »

Ces entretiens vont démontrer que certaines plantes du Mont avaient été fréquentes en brousse. « Selon les anciens, la végétation s'est appauvrie suite aux grandes sécheresses que le Sahel a connu dans les années soixante et quatre-vingt. Si plusieurs espèces ont disparu de la région, c'est aussi à cause des hommes et de leurs troupeaux qui, par nécessité, les ont « surconsommées » pour subsister durant ces périodes de sécheresse. » Or, certaines plantes, préservées des activités anthropiques, ont été retrouvées au sommet du Mont : « Cela a montré qu'elles s'étaient adaptées à de faibles conditions hydriques et pourraient réapparaître en plaine. Il était dès lors possible d'envisager de les réintroduire dans des jardins communs pour renforcer la biodiversité fragile du Sahel et fournir de précieux apports à la population. »

Entre 2005 et 2009, deux autres missions scientifiques ont été menées, permettant un suivi sur le long de terme de la flore et de la faune et d'évaluer à un niveau local les différentes manières de

protéger la biodiversité du mont Hombori et de sa région. Ce dernier pan de la recherche s'est avéré d'autant plus important que le Mont a attiré un nombre croissant de touristes pendant ces années. « Il a fallu canaliser ce tourisme émergent, important pour la population locale, en un écotourisme durable et éthique afin de protéger la biodiversité exceptionnelle du Mont. »

Suite à la dégradation sécuritaire du nord du pays, le projet a été suspendu en 2010. « Nous attendons que la situation s'améliore pour pouvoir reprendre nos recherches. Mais sur le long terme, le mont Hombori devrait être reconnu au niveau international pour sa biodiversité exceptionnelle. »

Bonus vidéo

Découvrez en images les beautés du mont Hombori





Café scientifique Quelles migrations au Sahel ?

Mercredi 24 mars, 18h

En présentiel ou en visioconférence, selon les directives sanitaires. Des spécialistes de la migration et de l'approvisionnement en eau dans les zones arides interrogent la migration au Sahel, influencée en partie par les changements climatiques.

En savoir plus : www.unine.ch/cafescientifique

Conférence L'archéologie et la construction du passé de la Nubie, premier point de passage entre la Méditerranée et le Sahel

Jeudi 27 mai, 18h15

Aula des Jeunes-Rives

Conférence de Matthieu Honegger, archéologue, professeur ordinaire et directeur de l'Institut d'archéologie.

En savoir plus : www.printempsculturel.ch

Exposition L'impermanence des choses

Samedi 29 mai, 18h

Musée d'ethnographie de Neuchâtel (MEN)

Inauguration d'une nouvelle salle d'exposition qui interroge les collections sahéniennes du MEN sous un angle contemporain, dans le cadre de la nuit des Musées et en partenariat avec le Printemps culturel.

En savoir plus : www.men.ch

UniNews est un dossier de l'Université de Neuchâtel, Faubourg de l'Hôpital 41, 2000 Neuchâtel.

Tél. 032 718 10 40, bureau.presse@unine.ch, www.unine.ch

Impressum : Presse et promotion de l'Université de Neuchâtel

Rédaction : Igor Chlebny, Jennifer Keller.

Suppléments vidéo : Jennifer Keller et Mario Cafiso.

Photos : Guillaume Perret sauf p.1 et 3 : Jonathan Kissling, p. 2,3 et 16 : Institut d'archéologie

Layout : Leitmotiv_Fred Wuthrich ; Impression sur papier recyclé FSC : IJC

Parution : mars 2021. Paraît 4 fois par an.